

Pour une bibliothèque chinoise xxviii, par Jean Ristat

# LES LETTRES *françaises*

Fondateurs : Jacques Decour (1910-1942), fusillé par les nazis, et Jean Paulhan (1884-1968).

Directeurs : Claude Morgan (1942-1953), Louis Aragon (1953-1972), Jean Ristat.



*Le Pêcheur à l'épervier*, par Frédéric Bazille.

Frédéric Bazille,  
par Marc Sagaert

Anatoli Vassiliev,  
un entretien avec  
Jean-Jacques Régibier

Jean Louis Schefer,  
par René de Ceccatty

Les Brontë,  
par Christophe Mercier



# Roland Topor, artiste panique

Ceux qui l'ont connu, ou seulement approché, ont été surpris par le rire, mécanique, strident, sardonique, un peu dérangeant, de Roland Topor (1938-1997).

Ce rire était à l'image de ses dessins et de son œuvre, qui se présentait comme éminemment non conformiste, attirante, dérangeante aussi. Il ne s'agit pas seulement de ses dessins, caricatures et dessins de presse, couvertures et illustrations d'albums, de livres, de pochettes de disques, affiches, lithographies et dessins d'art. Mais il s'agit aussi de l'ensemble, très divers, de son activité artistique, qui concerne aussi l'écriture (environ vingt-cinq titres sous son nom), de textes de chansons, de poésie, de jeux, rébus, livres de cuisine, de textes pour le théâtre et la télévision. Il a en effet été homme de télévision et de cinéma, de théâtre, jusqu'à la mise en scène d'*Ubu roi* à Chaillot en 1992. Il est mort brutalement d'une attaque cérébrale, il y a vingt ans.

Sa notoriété a été très grande, toujours et encore dérangeante. Tout le monde a en tête, par exemple, son *Poing dans la gueule* (reprise en 1970, avec la « gueule » de Nixon) : un formidable coup de poing prend toute la place, efface le visage de celui qui le reçoit. Ou un autre visage sabré verticalement par un coup de marteau, plusieurs fois utilisé, notamment pour Amnesty International en 1976, en défense de la liberté d'expression (qui fera un mural immense à Maastricht). La célèbre affiche pour *le Tambour* (1979). Les illustrations un peu terrifiantes des *Passions moyennes* (une dame nue, immense, debout, fouet à la main, sur un tout petit cheval). Les dessins « paniques » qui expriment des situations disloquant, démembrant le corps, jouant avec ses déjections, etc. Un univers « toporien ».

Cette impression de dérangement, de panique, qui hante son œuvre, vient certainement de son enfance traumatisante. Fils d'émigrés juifs polonais, menacés de dénonciation, de rafles, du pire, il est, petit enfant pendant la guerre, réfugié et caché en Savoie, et garde de cette enfance un souvenir tragique, disant s'être demandé jusqu'à quand il resterait en vie. Atteindrait-il l'âge de 10 ans ? La menace plane, pour toujours. Il est élève aux Beaux-Arts à Paris, durant une période de joyeuse anarchie (l'esprit, par exemple, du défilé de chars du « Rougevin ») et publie son premier dessin à 20 ans sur la couverture de la revue *Bizarre*. Il participe au début des années 1960 à l'équipe anarchiste de *Hara Kiri*. Il est un des dessinateurs violemment anti-gaulliste des années 1968 et suivantes. Mais il ne s'est pas spécialisé dans le dessin politique. Il est proche, par ses goûts et par ses œuvres, des surréalistes, mais ne veut pas de l'emprise de Breton, et fonde notamment avec Jodorowsky et Arrabal, exilés l'un chilien, l'autre espagnol, le groupe Panique, que l'on peut considérer, avec d'autres, comme surgenon du surréalisme. La référence ambiguë de Panique est d'abord le dieu Pan, « le dieu de l'Amour et de

la Fornication, de l'Humour et de la Confusion », mais aussi précisément avec la confusion, l'effroi, le désordre des sens et des désirs qu'implique une panique. Par la suite, son imagination et sa frénésie créatrice l'orientent, notamment à partir de 1964, vers le cinéma d'animation et la télévision, où il est un précurseur, allant de l'animation pour enfants jusqu'à des productions très originales, comme *Marquis* (1989), rendant hommage au marquis de Sade, hommage plutôt mal reçu d'abord, mieux compris plus tard. Le Marquis est représenté par une marionnette animée, confrontée à ses obsessions, avec un visage de chien : « On a tant accusé Sade d'avoir la rage qu'il semblait logique qu'il fût un peu chien. » Il peut encore jouer dans des films (*le Nosferatu*, de Werner Herzog, où il est Renfield) ou produire les dessins oniriques du *Casanova* de Fellini...

L'intérêt de l'exposition présentée à la Bibliothèque nationale de France, sous la houlette de l'historien de l'art Alexandre Devaux et de Céline Chicha-Castex, est de représenter ce foisonnement d'imagination et de représentations de façon assez complète, agrémenté non seulement d'abondantes illustrations venues du fonds de la Bibliothèque nationale comme d'apports du fils de Topor, Nicolas, mais aussi d'extraits de films, toujours surprenants, d'interviews ou de sketches de l'artiste. Ainsi, un sketch très « école des Beaux-Arts » où il évoque, en les caricaturant drôlement, les tendances d'alors de l'art : art brut, art minimal, land art, op art, etc. Le spectateur d'aujourd'hui peut, comme l'auteur d'alors, être pris de fou rire devant ces jeux déstabilisants avec les diverses inventions de l'art.

On devrait ajouter à tous ces mouvements l'art conceptuel, parce qu'il domine dans la production de Topor. Au-delà des obsessions et provocations, c'est une formidable capacité de jeu avec l'idée, qui est détournée, contournée, distordue, pour provoquer un effet à la fois comique et subversif, propre à la réflexion, la remise en cause d'idées reçues. Cela va de provocations anticléricales dans la lignée de *l'Immaculée Conception*, jusqu'à des dessins dont le graphisme agressif nous hante. Ainsi, entre maints exemples, du dessin qui fait la couverture du catalogue, *À gorge déployée*, un rire qui fend le visage, dessiné de profil, de la bouche à l'extrémité du crâne. On ne peut le voir sans une certaine gêne (celle provoquée par le rire de Topor...). Mais combien d'autres, aussi inventives, montrent un visage dont de multiples mains ferment les ouvertures (nez, yeux, bouche, oreilles), des animaux anthropomorphes (on a le souvenir d'un cochon fort pensif qui tient devant lui un crâne humain), des sexes, des menaces, des emprisonnements, des vertiges...

Le graphisme de Topor a évolué, montrant à la fois une évidente facilité, mais aussi une certaine précipitation, tant

il y a à dire, jusqu'à, à d'autres moments, une réelle sophistication. On songe, parmi les dessinateurs ses contemporains, à l'inspiration de Chaval, humoriste doué et triste (d'opinions différentes des siennes) ou à Siné. Pour les artistes plus anciens, à Kubin, qui l'a impressionné, à Goya et Félixien Rops, à Magritte aussi, qu'il cite ouvertement. Beaucoup d'autres, qui constituent un monde au fond assez cohérent dans la figuration et la dénonciation d'une inhumanité perverse, inquiétante. On ne peut citer tous les artistes dont il a été proche. L'exposition évoque ainsi Alechinsky, Pol Bury, Spoerri, Cieslewicz, Dietman, Filliou...

Proche de l'écriture, il l'a été aussi. En particulier par ses illustrations de nombreux livres, dont certains révèlent ses attirances et influences. On citera en particulier sa vision d'*Alice au pays des merveilles*, et celle de Marcel Aymé, dont les univers, au-delà du miroir et au travers des murailles, ne pouvaient pas ne pas l'inspirer. Mais il faudrait aussi citer Kafka, le Fénéon des *Nouvelles* en trois lignes, Boris Vian, J-M. Ribes...

Dans ce qu'il exprime et avec ceux qu'il estime, Topor est un parfait illustrateur et décrypteur de son temps, avec cette impression que, derrière son rire et ses facéties, il se réfère à la formidable créativité, à l'inventivité du XX<sup>e</sup> siècle, mais aussi à l'horreur que ce siècle a vécue. Aux terreurs, aux images, féroces et insupportables qu'il a véhiculées. Sa conversation était brillante, son parler presque doux. Certaines de ses images atroces. Comme son temps.

Philippe Reliquet

« Le Monde selon Topor », exposition, BNF, site François-Mitterrand, du 28 mars au 16 juillet 2017.  
*Le Monde selon Topor*, catalogue. Textes de Céline Chicha-Castex, Alexandre Devaux, Philippe Garnier, Dominique Noguez, Frédéric Pajak, Bertrand Tillien. Coll. « les Cahiers dessinés », BnF éditions, 240 pages, 42 euros.

## À ÉCOUTER

Ne ratez pas les Jeudis littéraires, de 10 heures à midi, sur Aligre FM 93.1. Une émission littéraire animée par Philippe Vannini.

## Promenades artistiques

Deux expositions qui n'ont rien en commun. Sauf le plaisir du spectateur. La première se déroule à Saint-Étienne, où Peter Martensen met en scène des histoires dont on ne connaîtra jamais le sens. Histoires qui ne tournent ni à la tragédie ni à la satire, les séquences inachevées de l'artiste danois sont dépourvues de tout dénouement ou de surprise finale. Ses personnages, au mutisme résigné, ne sont que des figurants ou, au mieux, les seconds rôles d'un arrêt sur une image vide de toute narration. Leur activité reste comme en suspens ; les gestes sont mécaniques et ils paraissent s'être retirés dans un univers sans parole. Semblables et pourtant étrangers les uns aux autres, ces clones sont avant tout des figures d'absorption, dont le regard évite soigneusement de croiser celui du spectateur. Selon un ordonnancement géométrique qui évoque la chorégraphie d'un ballet absurde et interminable, ces hommes sont comme en attente d'un événement improbable. Anonymes, inexpressifs, sur un fond dénudé

et délivré de tout élément parasite, les êtres humains peints par l'artiste se transforment en « actants » plastiques, distribués sur toute la surface de la toile. Le silence, l'immobilisation des figures, tout cela rappelle le moment précédant une représentation. Chez Peter Martensen, toutefois, la représentation n'a pas lieu.

Ailleurs, dans le bel espace de la vaste galerie Univer, des animaux guettent le visiteur. Rien de nouveau toutefois dans le thème proposé par Annie Lacour. Depuis une éternité, et les peintures pariétales le prouvent, les hommes ont observé les animaux, avec crainte, mépris, admiration, parfois – plus tard – avec amusement. Puis l'animal, cet alter ego de l'homme, est devenu sujet de réflexion pour les philosophes, anthropologues, ethnologues, étiologues et surtout les auteurs de fables, leur permettant d'exprimer une large gamme de sentiments et d'affects. Mais, quoi qu'il en soit, dans ce discours sur l'animal, l'être humain se taille une fois de plus la part du lion.

Rien de spectaculaire dans les volailles qu'Annie met en scène : des poules, des oies ou des canards, ces habitants de proximité, qui logent à la basse-cour. Choix étonnant, quand on compare ces « personnages » sans histoire aux vedettes incontestables de l'univers bestial : lions ou taureaux, aigles ou corbeaux, chiens ou chats.

C'est probablement pour éviter d'emprisonner les animaux dans leur rôle de métaphores, pour échapper à la volonté de modeler l'Autre absolu sur l'image de soi, que l'artiste a choisi les volailles, ces bêtes « modestes ». Chez Lacour, l'allégorie laisse la place à l'évidence, à la présence. Pour elle, les poules ne sont pas des objets mais des sujets qui ont leur manière d'habiter le monde. Patiente, elle détaille non seulement leurs apparences mais aussi leur façon de se mouvoir dans l'espace et de l'occuper. En quelque sorte, écrit-elle, il s'agit de suggérer ce lieu de vie hors de toute anecdote. Pour ce faire, elle a « cohabité » avec les poules,

se mettant à leur hauteur pendant de longues heures, les observant et les dessinant. Non plus source d'un imaginaire culturel, l'animal devient celui avec lequel elle conclut une nouvelle alliance.

Les bêtes de la basse-cour de Lacour, des sculptures ou plutôt des assemblages, dépourvus de formes arrondies, ne présentent pas de caractère organique. Les plaques de fer, tordues, « froissées », déchirées sur les bords, les fragments aux arêtes tranchantes soudés ensemble donnent à ces « personnages » un aspect incisif, voire agressif. Au repos ou mouvement, les poules, qui proposent un répertoire de formes étonnant, semblent, plumes dressées, sur leur lancée, prêtes à démarrer.

Itzhak Goldberg

« Peter Martensen, Ravage », musée d'Art moderne et contemporain, Saint-Étienne, jusqu'au 27 août. « Annie Lacour, Histoires naturelles », galerie Univer, Paris 75011, jusqu'au 3 juin.